

dant ce temps de défendre... la rébellion de Cronstadt contre les féroces bolcheviks. Ignoble comédie !

Les discussions d'aujourd'hui sur Cronstadt tournent autour du même axe de classe que le soulèvement de Cronstadt lui-même dans lequel la partie réactionnaire des matelots tentait de renverser la dictature du prolétariat. Sentant leur impuissance sur l'arène de la politique révolutionnaire d'aujourd'hui, les confusionnistes et éclectiques petits bourgeois tentent d'utiliser le vieil épisode de Cronstadt pour lutter contre la IV^e Internationale, c'est-à-dire contre le parti international de la révolution prolétarienne. Ces « Cronstadiens » contemporains seront écrasés comme les autres, certes sans l'usage des armes, car ils n'ont pas, par bonheur de forteresse.

Coyoacan, le 15 janvier 1938.

5. Encore sur la pacification de Cronstadt

Dans mon récent article sur Cronstadt, j'ai essayé de placer la question au plan politique. Mais il y en a beaucoup que le seul problème de la « responsabilité » personnelle intéresse. Souvarine qui, de marxiste mou, devint un sycophante enthousiaste, affirme dans son livre sur Staline que, dans mon autobiographie, j'ai gardé consciemment le silence sur la rébellion de Cronstadt ; il y a des exploits, ironise-t-il, dont on ne se vante pas. Ciliga, dans son livre « *Au pays du grand mensonge* », raconte que dans la répression de Cronstadt « plus de dix mille marins » furent tués par moi (je doute que toute la flotte de la Baltique en ait compté autant à ce moment-là). D'autres critiques s'expriment de cette façon : oui, objectivement la rébellion avait un caractère contre-révolutionnaire, mais pourquoi Trotsky a-t-il usé d'une répression si impitoyable au cours de la pacification qui a suivi ?

Je n'ai jamais abordé cette question. Non pas, parce que j'avais quoi que ce soit à cacher, mais au contraire précisément parce que je n'avais rien à dire. La vérité dans cette affaire, c'est que *je n'ai pas pris personnellement la moindre part à l'écrasement de la rébellion de Cronstadt, ni aux répressions qui l'ont suivi*. A mes yeux, ce fait même n'a aucune importance politique. J'étais membre du gouvernement, je considérais nécessaire d'étouffer la rébellion et je porte donc la responsabilité de la pacification. C'est seulement dans cette limite que

j'ai répondu aux critiques jusqu'à maintenant. Mais quand des moralistes viennent personnellement, m'accuser de cruauté excessive, non exigée par les circonstances, je considère que j'ai le droit de dire : « Messieurs les moralistes, vous mentez un peu ».

La rébellion a éclaté pendant mon séjour dans l'Oural. De l'Oural, je suis venu directement à Moscou pour le X^e Congrès du Parti. La décision d'écraser militairement la rébellion, *si on ne pouvait amener la forteresse à la reddition, d'abord par de négociations de paix, puis par un ultimatum*, cette décision générale fut adoptée avec ma participation directe. Mais une fois la décision prise, j'ai continué à demeurer à Moscou et n'ai pas pris part directement ou indirectement, aux opérations militaires. Quant aux répressions qui ont suivi, elles ont été l'affaire exclusive de la Tchéka.

Comment se fait-il que je ne sois pas allé personnellement à Cronstadt ? La raison en était politique. La rébellion a éclaté pendant la discussion de ce qu'on a appelé « la question des syndicats ». Le travail politique à Cronstadt était entièrement aux mains du comité de Petrograd, dirigé par Zinoviev. Le même Zinoviev était au cours de la discussion mon principal contradicteur, le plus infatigable et le plus passionné. Avant mon départ pour l'Oural, j'étais allé à Petrograd et avais pris la parole lors d'un meeting de marins communistes. L'esprit général du meeting m'avait fait une impression très défavorable. Les marins habillés en dandy et bien nourris, donnaient l'impression de parasites aux côtés des ouvriers et des hommes de l'Armée rouge de l'époque. De la part du comité de Petrograd, la campagne fut menée de façon extrêmement démagogique. Le commandement de la flotte était isolé et terrorisé. La résolution de Zinoviev reçut probablement 90% des voix. Je me rappelle avoir dit à Zinoviev à cette occasion : « Chez vous, tout va bien, jusqu'à ce que ça aille très mal ». A la suite de cela, Zinoviev vint avec moi dans l'Oural où il reçut un message urgent disant qu'à Cronstadt les choses allaient très mal. L'écrasante majorité des marins « communistes » qui avaient soutenu la résolution de Zinoviev prenaient part à la rébellion. J'ai considéré, et le Bureau politique ne fit aucune objection, que les négociations avec les marins, et en cas de nécessité leur pacification, devaient être assumées par les dirigeants qui jouissaient hier encore de la confiance politique de ces marins. Autrement, les